

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève

Herausgeber: L'écran illustré

Band: 4 (1927)

Heft: 4

Artikel: Le cousin Pons d'après le célèbre roman de H. de Balzac à la Maison du Peuple

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

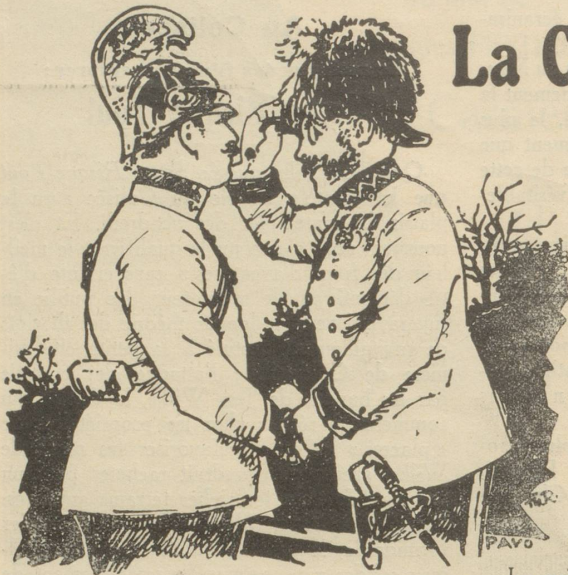
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

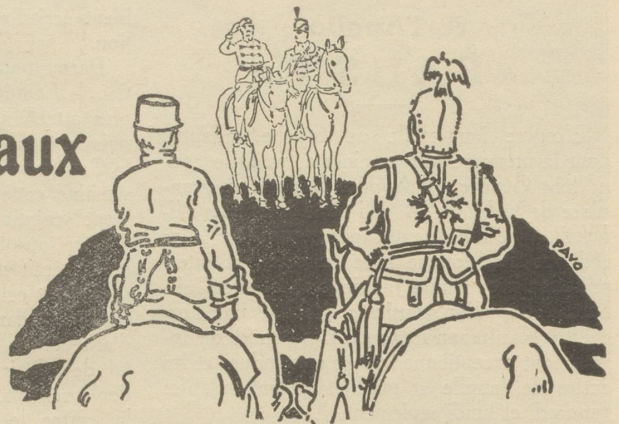
LAUSANNE-CINÉMA



La Colline des Maréchaux

au
Cinéma
Palace

à Lausanne



Vaudeville militaire d'après la célèbre pièce théâtrale de Roda-Roda. Dans les rôles principaux : Harry Liedke, Olga Tschetchowa et Roda-Roda lui-même.

Le capitaine de cavalerie de Gennier, cavalier et don Juan émérite, se décide enfin à entrer dans le port du mariage. Son élu est la comtesse Lull, mais son ancienne maîtresse, Mme de Landiessen, ne l'entend pas de cette oreille et le compromet publiquement en l'embrassant sur les deux joues.

La suite en est que notre capitaine se voit transféré dans une toute petite garnison où l'on veut lui donner l'occasion de refaire sa mauvaise renommée militaire. Il sera condamné aux manœuvres que l'archiduc donnera en l'honneur de son régiment, et cela en qualité d'adjutant. Mais l'archiduc et de Gennier s'embêtent à leur poste d'observateur, quittent la Colline des Maréchaux et s'en vont à la recherche d'aventures amoureuses. L'archiduc descend à l'hôtel de Mme de Landiessen, tandis que de Gennier se réfugie

auprès de sa femme. Lorsque les deux compères reviennent de travail à la Colline des Maréchaux, ils sont fort étonnés d'entendre une critique merveilleuse des manœuvres qui pourtant n'ont pas réussi du tout. La cause de la non-réussite était le colonel de Leukfeld qui cherchait à faire échouer les manœuvres et pouvoir ainsi se retirer de son poste militaire. Mais l'archiduc tout joyeux de son séjour auprès de Mme de Landiessen et ne sachant rien de ce qui s'est passé sur le « champ de bataille » donne une si bonne critique de tous les événements et de tout le monde que le colonel reçoit même les galons de général et le brave de Gennier ceux de major. Leurs espoirs d'être mis à la retraite s'envolent dans les nuages...

LE COUSIN PONS

d'après le célèbre roman de H. de BALZAC

à la Maison du Peuple

Compositeur de talent mais dont le nom n'avait pas atteint jusqu'aux sommets de la célébrité, Sylvain Pons avait dû se contenter à soixante ans du bâton de chef d'orchestre ! Le pauvre artiste, maltraité par la gloire, n'était pas mieux servi par la nature. Pons était laid. En l'apercevant, on pensait aussitôt qu'il était interdit à ce visage, dont le grotesque n'excitait cependant pas la moquerie, d'exprimer la tendresse sous peine de faire rire une femme ou de l'affliger. Beaucoup d'hommes ont cette fatale destinée ; elle était sans doute la raison du célibat du pauvre musicien. Pourtant cet homme délicat, forcé d'accepter le caractère que lui imposait sa figure et désespéré de n'avoir jamais été aimé, vivait heureux.

Envoyé jadis par l'Etat à Rome pour devenir un grand musicien, il en avait rapporté le goût des antiquités et des belles choses d'art. Les plaisirs du collectionneur lui donnaient de si vives compensations à la faillite de la gloire que, s'il lui eût fallu choisir entre la possession de ses curiosités et le nom de Ros-

sini, Pons aurait opté pour son cher « musée ».

Le hasard moins cruel que la nature avait vengé Pons de l'indifférence du beau sexe en lui donnant un bâton de vieillesse. Ce vieillard de naissance avait trouvé dans l'amitié du bon Schmucke, musicien, un soutien pour sa vie.

Pons était gourmand. Un vice quelque bénin qu'il soit est souvent la fissure par laquelle glisse le malheur, la gourmandise de ce délicat artiste devait être la cause primordiale du malheur qui devait l'emporter.

Pons allait dîner tous les jours en ville, et cette obligation était, en retour, pour le vieillard, la cause de perpétuelles avanies. Après avoir reçu le regard insolent protecteur d'un bourgeois raide de bêtise, Pons dégustait comme une vengeance le verre de vin de Porto, la caille au gratin qu'il avait commencé de savourer, se disant à lui-même : « Ce n'est pas trop payé ! » La maison des Marville était l'objet de ses plus grands soins. Mais hélas, Mme de Marville n'était pas d'humeur facile et c'était en vain que Pons essayait de conquérir les bonnes grâces de cette femme hypocrite et intrigante.

Une occasion cependant se présente. Pons vient de découvrir un fiancé très riche, Fritz Brunner, pour Cécile de Marville, que sa

mère brûle d'envie de marier. Quelle excellente manière de rentrer en faveur auprès de Mme de Marville ! Aussi, le pauvre musicien s'y emploie-t-il de tout son pouvoir. Et une présentation à lieu entre les jeunes gens, sous prétexte d'une visite au musée de Pons...

... Au moment où commence notre histoire, Schmucke tient le piano dans l'orchestre que dirige Pons et les deux amis vivent en paix sous l'égide de la truculente Mme Cibot, leur concierge et femme de ménage, ancienne « beauté » qui tire d'eux tout le profit qu'elle peut.

Cette double visite au domicile si tranquille de Pons ne passe pas inaperçue. Au moment du départ de Fritz Brunner, l'Auvergnat Rémonencq, brocanteur, dont la boutique est toute proche, entend le jeune banquier offrir 700.000 francs à Pons de ses tableaux. Déjà amoureux de la Cibot, le petit marchand sent sa passion s'accroître en entendant cette estimation fabuleuse, jusqu'à l'idée criminelle de supprimer le mari.

Pénétrant à toute heure dans la loge, il encourage la cupidité naturelle de la Cibot, qui empoisonne son mari.

Pons est atteint en pleine joie... Fritz Brunner renonce à son projet de mariage avec Cécile et Mme de Marville, furieuse, le chasse.

LE MOULIN - ROUGE

1, Avenue du Mail, 1 :: GENÈVE

N'oubliez pas de visiter le Moulin-Rouge, ex-Tabarin de Genève. OUVERT JUSQU'À 2 H. DU MATIN

LAUSANNE - CINÉMA

Il tombe gravement malade. Le brave Schmucke est forcé de quitter son ami pour aller à son travail. La Cibot s'installe à son chevet, le tourmente et même le trahit en faisant entrer en cachette dans le musée du pauvre homme, un vieux juif, collectionneur enragé, qui dans sa hâte d'acquiescer les plus belles pièces de la collection, accepte de voler Schmucke et de duper le moribond.

Pendant le sommeil de Pons, Rémonencq et le Juif Magus, après avoir dérobé cinq des principaux chefs-d'œuvre, leur substituent des tableaux quelconques. Puis, accompagnés d'un homme d'affaires (la Cibot voulant faire « sa pelote »), ils pénètrent dans la chambre même du malade ; mais Pons s'éveille et les chasse.

Aussitôt seul, malgré sa grande faiblesse, il veut revoir sa collection. Arrivé à son musée aux prix d'efforts surhumains, il tombe comme une masse en apercevant les toiles substituées. Schmucke accourt et le soigne avec le dévouement d'une mère. Pons revient à lui, mais se sentant perdu il désire faire son testament et s'arrange pour que Cibot le sache. Il mande aussi la première danseuse de son théâtre, pour laquelle il a une grande amitié et lui confie ses dernières volontés. La nuit venue, les deux amis guettent ce que va faire la Cibot.

Celle-ci fait entrer l'homme d'affaires dans l'appartement de son maître et lui remet le testament qu'elle dérobe dans le secrétaire. Mais Fraisier avait été s'entendre avec les Marville, pour qu'ils recueillent la succession de leur cousin Pons afin qu'il en ait une forte part. Comme le pauvre artiste légua ses collections à l'Etat, il substitue une feuille blanche aux dernières volontés du malade et encourage la Cibot à brûler ce qu'elle croit encore être le testament.

Rentrant dans la chambre de Pons, elle est clouée d'épouvante : le lit de son maître est vide ! Les deux amis la saisissent. Après une crise de larmes, elle s'enfuit non sans avoir volé un petit tableau que Magus a qualifié de bijou. Elle arrive dans sa loge... son mari est mourant. Rémonencq a terminé son œuvre d'empoisonnement.

Au matin, le brocanteur vient aux nouvelles et courtise la Cibot, sans égard pour le mort qui gît derrière les rideaux. Les voisins arrivent apporter leurs condoléances. Héloïse Brisetout et Fritz Brunner, accompagnés de deux inconnus, montent chez Pons.

A cette visite, le pauvre homme a un moment de joie. Il veut revoir une dernière fois de loin ses chefs-d'œuvre. Schmucke ouvre la porte du musée, se retourne, mais son ami avait cessé de vivre.

Comment sont punis Remonencq et la Cibot, comment est déçue la cupidité des Marville, enfin comment Schmucke entre en possession de ce que lui a légué la vigilante amitié de Pons et retrouve une lueur de joie au sourire de l'enfant qui sèche ses larmes, c'est ce que le film nous apprendra.

Madame Sans-Gêne

de Victorien Sardou et Emile Moreau

au Cinéma du Bourg

avec Gloria SWANSON



Ce matin du 10 août 1792, rue Sainte-Anne, la blanchisserie de Catherine Hubscher, dite Madame Sans-Gêne, est en effervescence. La Révolution bat son plein au dehors... Le peuple de Paris s'est emparé des Tuileries et de la famille royale. La garde nationale traque dans les rues les derniers défenseurs de la Monarchie. L'un d'eux, poursuivi et blessé, se réfugie chez Madame Sans-Gêne. La brave fille, prise de pitié, le panse et le cache dans sa chambre. Survient le sergent Lefebvre, de la Garde Nationale, fiancé de Sans-Gêne. Croyant à une infidélité de Catherine, il pénètre dans sa chambre et découvre le blessé : c'est un certain comte de Neipperg... on le fera évader...

Des années ont passé... Sans-Gêne est devenue vivandière à l'armée des Vosges et son mari Lefebvre, général... Les brillantes armées de la République vivent ici dans toute leur gloire.

Encore quelques années et maintenant Napoléon a pris les destinées du monde dans sa rude poigne.

Dans le faste de la cour impériale, nous retrouvons Lefebvre, devenu maréchal de France, duc de Dantzig, et Sans-Gêne, marquise et duchesse.

Hélas ! tous ces honneurs subits n'ont pas modifié le vert langage de l'ex-blanchisseuse dont les populaires manières font la joie et le scandale de la Cour.

Sans-Gêne rencontrant une profonde hostilité et un blessant mépris chez les hautaines sœurs de l'Empereur, ne les épargne pas et publiquement, au cours d'une grande réception, elle leur inflige une telle leçon de modestie et en termes si crus que l'Empereur exige

de Lefebvre qu'il divorce d'une pareille maritorne, le ridicule de sa Cour.

Mandée chez l'Empereur, Sans-Gêne reçoit une admonestation terrible... Toutefois elle ne quittera pas le palais avant que certaine petite note arriérée n'ait été réglée. Et elle exhibe à Napoléon une vieille facture de blanchissage de 60 francs, laissée en souffrance... autrefois par le petit lieutenant Bonaparte.

Ainsi la duchesse de Dantzig est cette même belle fille au cœur d'or, qui lui faisait jadis crédit, et lui apportait souvent dans sa mansarde quelque réconfortante victuaille !...

La réconciliation est totale entre Sans-Gêne et l'Empereur, il veillera à ce qu'on respecte la duchesse de Dantzig qui est la fleur la plus expressive de ce bon peuple de France, sur l'âme duquel il a édifié sa gloire.

Entre temps, à la Cour impériale, nous avons retrouvé le comte de Neipperg, l'ex-blessé de la blanchisserie, maintenant attaché à l'Ambassade d'Autriche et grand ami du maréchal Lefebvre. A la suite de rapports de police signalant à l'Empereur les pressantes assiduités de Neipperg auprès de l'Impératrice Marie-Louise, Napoléon ordonne le départ immédiat du comte. Mais au lieu d'obéir, Neipperg revient nuitamment au palais pour faire ses adieux à celle qu'il aime d'un amour sans espoir ; d'ailleurs l'Impératrice lui a fait dire de ne pas partir sans la revoir. Or, cette même nuit, tandis que l'Empereur est en grande explication avec Sans-Gêne, le mameluck Roustan, chien fidèle de l'Empereur, signale une présence insolite dans l'escalier privé conduisant à la chambre de l'Impératrice. On appréhende Neipperg. L'Empereur croyant à une trahison de son épouse, ordonne sur-le-champ l'exécution de l'attaché.

Sans-Gêne, affolée, implore, mais en vain... et jure de sauver son ami Neipperg pour la seconde fois. Fine mouche, avec la complicité de Fouché, ex-ministre de la Police, en disgrâce, elle combine l'évasion de Neipperg, dont l'exécution couvrirait de honte et de ridicule l'Empereur.

Bientôt grâce à une lettre surprise, Napoléon s'aperçoit vite que Marie-Louise est innocente. Elle n'avait convoqué Neipperg que pour lui remettre une lettre destinée à l'Empereur d'Autriche, son père, et le priant de retenir à Vienne le jeune comte dont les assiduités commençaient à troubler l'esprit de Napoléon.

L'Empereur veut contremander l'exécution... Hélas... trop tard... Savary, ministre de la Police, annonce que Neipperg doit être fusillé à l'heure qu'il est. L'Empereur fulmine contre Savary qui lui a fourni un stupide rapport sur cette affaire... et tout à coup survient Fouché.

Persuadé que Sa Majesté, prompt à la colère, l'est aussi à la clémence, il a pris sur lui de surseoir à l'exécution de Neipperg qu'il a mis en lieu sûr. Napoléon rétablit Fouché ministre de la Police, félicite chaudement Sans-Gêne et déclare au maréchal Lefebvre : « Garde-la, ta Sans-Gêne, tu ne retrouverais pas la pareille ».

Ce très succinct scénario ne peut en aucune façon donner une idée d'une œuvre aussi considérable, la plus fastueuse, sans contredit, qui ait été réalisée jusqu'à ce jour.

